

communauté johannique, confrontée quant à elle à l'expérience du rejet par la Synagogue mais convaincue aussi que Jésus continue d'œuvrer à travers les disciples tout en étant désormais absent du monde. L'A. fait valoir que la principale critique que l'on a adressée à telle lecture à deux niveaux, qui comprend le texte en fonction de l'histoire de la communauté johannique et l'utilise pour reconstruire cette histoire, est qu'elle court le risque de conduire à une sorte de lecture allégorique, figurée. Pareille lecture à deux niveaux lui apparaît en fait fondée, et il s'attache à le montrer dans la suite de l'ouvrage en s'appuyant notamment sur les précédents que représentent des auteurs anciens (Augustin, Jean Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie, Bruno de Segni et Thomas d'Aquin) qui tous s'accordent pour proposer de *Jn 9* une lecture figurée en fonction du Christ et de son œuvre, une lecture, nourrie de grammaire, de rhétorique et de philosophie, qui met en tension ce qui s'opère sur le plan physique et ce qui advient sur le plan spirituel. L'A. promeut quant à lui une lecture prenant en compte le modèle argumentatif de *chreia* élaborés, articulés de façon à la fois symbolique et figurée. La dynamique figurative du récit entre Jésus et la communauté johannique lui semble dès lors plaider en faveur d'une lecture qui manifeste la signification théologique de Jésus en tant que lumière du monde.

On peut s'étonner que la bibliographie de l'A. ne fasse aucun place aux travaux de J. Frey ou de R. Zimmermann, qui y auraient assurément eu toute leur place, et trouver qu'il choisit un curieux détour, par l'hypothèse de Martyn, pour défendre une thèse dont il montre très bien qu'elle s'inscrit dans la continuité d'une ligne fort ancienne d'interprétation du quatrième évangile.

*Ch. Grappe*

Glenn W. Most, *Thomas l'Incrédule*. Traduit de l'américain par Isabelle Wienand, Paris, Le Félin – Kiron, 2009, 299 pages (L'Autre scène), ISBN 978-2-86645-665-8, € 39.

Inaugurant une nouvelle collection dirigée par Madeleine Scopello, l'ouvrage, dû à la plume d'un spécialiste de philologie grecque qui côtoie exégètes et théologiens depuis plus de dix ans, propose un parcours autour de la figure de Thomas en s'intéressant plus particulièrement au récit de *Jn 20,19-29* et à la réception de ce texte.

La première partie propose de découvrir le récit évangélique à partir d'une lecture organisée autour des thèmes du voir, du toucher et du croire. Pour bien marquer la spécificité du récit johannique, l'A. commence, en bonne méthode, par revenir sur les récits d'apparition du Ressuscité des synoptiques. Il lit ensuite *Jn 20* comme un diptyque dont la clé est à trouver dans chacun des deux volets, « à l'instar d'un *symbolon*, un objet coupé en deux constituant une preuve d'identité des premiers chrétiens lorsque les porteurs pouvaient assembler les deux morceaux » (p. 46). Et c'est le contraste entre l'interdiction faite à Marie de toucher Jésus et l'invitation faite à Thomas de le faire qui lui paraît fournir cette clé. Il accorde ensuite toute son importance au fait que Thomas passe d'un doute conventionnel (v. 25a) à un doute hyperbolique (v. 25b), revendiquant une preuve non seulement visuelle mais tactile, sans pour autant jamais toucher le Ressuscité, avant que celui-ci ne promeuve un croire indépendant du voir – et plus encore indépendant du toucher.

La deuxième partie de l'ouvrage aborde, en trois grands volets, les développements, narratifs, exégétiques et iconographiques, qu'a connus le récit.

C'est à une réception extrêmement riche qu'on est confronté, une réception au sein de laquelle la question de la réalité ou non du geste tactile de Thomas joue, selon l'A., un rôle déterminant, les œuvres d'art donnant le plus souvent à voir et à croire que Thomas aurait effectivement touché Jésus.

Le parcours proposé est à la fois divers et plein de découvertes. La collection qui s'ouvre part ainsi sur des bases prometteuses et on lui souhaite de poursuivre sur la même voie.

*Ch. Grappe*

Jörg Frey, Clare K. Rothschild, Jens Schröter (éd.), *Die Apostelgeschichte im Kontext antiker und frühchristlicher Historiographie*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 2009, IX + 703 pages (Beihefte zur Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft, 162), ISBN 978-3-11-021631-8, € 149.95.

L'enquête menée sous la forme de vingt-cinq contributions en allemand ou en anglais s'inscrit dans un champ de recherche déjà abondamment labouré, comme le rappellent les deux articles introductifs de J. Frey et de J. Schröter. Puisqu'il est désormais admis que les *Actes* puisent conjointement à l'historiographie juive et grecque, l'attention se porte très naturellement sur ces deux domaines en leur variété. Ainsi, ce sont tout d'abord Th. Römer et M. Meiser qui rappellent les principes ou les tendances historiographiques dans l'œuvre deutéronomiste et la Septante, G. E. Sterling, D. R. Schwartz et M. Vogel testant plus avant la réception de la Septante en *Ac* 13,16-41 et les comparaisons possibles entre *1-2 M* ou Flavius Josèphe et les *Actes*. Il revient ensuite à J. Molthagen de confronter le projet lucanien et son mode d'écriture à ceux d'Hérodote, de Thucydide et de Polybe, alors que M. Hose s'intéresse aux formes « excentriques » de l'historiographie hellénistique, soucieuse de son lectorat et n'hésitant pas, si nécessaire, à recourir à la fiction, S. Krauter et M. Lang testant les liens entre les *Actes* et l'*Enéide* de Virgile ou l'*Agricola* de Tacite. Cette exploration des contextes gréco-romains s'achève par l'évaluation, confiée à Cl. K. Rothschild, du degré d'ironie de Lucien de Samosate dans son traité *Comment il faut écrire l'histoire*. La troisième partie de l'ouvrage débute par la recherche d'indices concernant une éventuelle captivité de Paul à Éphèse, menée au croisement de la correspondance paulinienne et des *Actes* par H. Omerzu. R. Kany propose ensuite onze thèses pour expliquer le fait que personne n'ait songé à écrire une suite du second tome de l'œuvre à Théophile, tandis que Fr. Bovon pointe les ressemblances et les divergences entre les *Actes* canoniques et les *Actes* apocryphes, Chr. Mount soulignant en particulier le défi lucanien d'inscrire la tradition apostolique, ignorée des élites romaines, dans leur propre culture. C'est à la réception des *Actes* dans la *Vita Constantini* d'Eusèbe que s'intéresse pour sa part A. Müller, P. A. Holloway reprenant la question de la fin des *Actes* en lien avec celle de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe ou de Théodoret, du point de vue particulier des « vérités inopportunes » qu'il vaut mieux passer sous silence. Les sept dernières contributions tournent autour du genre des *Actes*, une question longuement reprise par D. Dormeyer. L'analyse des deux prologues (*Lc* 1,1-4 ; *Ac* 1,1-2) est confiée à M. Wolter, A. J. Droge cherchant à établir le lien entre le « je » de la préface et le « nous » de la seconde moitié des *Actes*, tandis qu'H. Cancik compare, du point de vue de l'institutionnalisation, l'information sur Jésus et son mouvement en *Luc-Actes* avec celle dont nous disposons sur Pythagore et son école, grâce à Diodore de Sicile et à Aristoxène de Tarente. Fr. Avemarie défend, quant à lui, la thèse selon laquelle les visions, les miracles et les